

Christian Soleil

Autour de la tauromachie



Entretiens avec Dylan Raimbaud

EDILIVRE

« En tauromachie, la création est obligatoirement interactive ; le torero doit répondre en simultané à deux exigences : celle du public et celle du toro. Si le public ne comprend pas le toro, alors le torero est condamné à une création limitée et banale. L'expression des toreros est prédéterminée par la sensibilité et la connaissance du public auquel ils s'adressent. Leur inspiration et leur engagement sont les conséquences du comportement des spectateurs pour lesquels ils toréent. Les toreros ne s'y trompent pas : ils connaissent les publics et détectent le niveau de leur culture taurine. Quelques infimes détails suffisent à le révéler : un soupir ou un murmure collectif, un silence ou un olé... Olé : c'est la parole du public ; cette expression ne veut rien dire en soit, ce qui lui donne du sens c'est sa musicalité. »

Simon Casas,
Taches d'encre et de sang.

La passion de la corrida

« Le torero est un homme qui marche, a priori, vers le suicide. »

Jean Cocteau.

Samedi 23 juin 2018

Je quitte l'autoroute à Avignon, longe un moment les rives du Rhône, puis traverse sur vingt kilomètres des paysages colorés et glorieux sous le soleil de ce début d'été. Des champs de lavande et de tournesols ponctués de bosquets d'oliviers, avec l'horizon bleuté des contreforts du massif du Luberon.

Arrivé à Arles, je range ma voiture sur le parking le long des remparts du côté de la place Voltaire et coupe à travers les ruelles jusqu'à la place du Forum. Il est 15h45 quand je m'installe à la terrasse de l'Apostrophe Café. La chaleur est intense. Des clients lèvent la tête vers un écran de télévision qui diffuse un match de football. Les sports d'orgueil ont la cote. Les sports d'identité sont moins rassembleurs.

J'attends un quart d'heure la venue d'une hypothétique serveuse. Mon téléphone sonne. C'est Dylan Raimbaud. Il

me demande de sa voix très jeune, flûtée et chantante, teintée d'un léger accent arlésien, si je suis arrivé dans sa ville, puis m'annonce qu'il est tout près, dans le centre, et qu'il arrive dans quelques minutes. Je lui dis de ne pas se presser, que j'ai tout mon temps.

La serveuse, charmante, m'annonce qu'on ne sert plus rien à manger et supprime de ma table couverts, serviettes en papier et cendrier. Je commande un Coca Zéro. J'ai la gorge asséchée. J'ai roulé sans interruption depuis Saint-Etienne après mon cours dans une école d'ingénieurs.

Une silhouette apparaît bientôt dans le soleil à mes côtés. Je cligne des yeux malgré mes lunettes de soleil. Dylan Raimbaud se dresse près de moi. Je me lève, le salue, l'invite à s'asseoir. Je commence par me vouvoyer mais le tutoiement vient naturellement dans ma bouche dans les premières phrases. Je m'en excuse et propose que nous adoptions ce mode plus direct. Dylan acquiesce. Dylan est un jeune homme très fin. Je parle ici de son physique, mais bien sûr son esprit démontrera la même caractéristique à travers notre conversation. Il est vêtu d'un polo de la marque Polo de Ralph Lauren, d'un pantalon très moulant de couleur marron et de baskets Nike.

Dylan commande une grenadine. La serveuse sourit. Je commence à croire que les toreros mènent des vies de moines, ou qu'ils se plaisent à le faire croire. Je ne sais que peu de choses sur Dylan Raimbaud. Il est l'un des meilleurs amis du torero Andy Younès qu'il côtoie depuis l'enfance. L'amitié, dans le milieu de la tauromachie, c'est quelque chose. Pas juste une affaire de circonstances, comme peut l'être l'amour. Non. Il y a dans l'amitié des jeunes arlésiens une dimension quasiment mystique. Un truc à la vie à la mort. Mais quand on regarde la mort en face, quand on la

tutoie au quotidien, comment pourrait-il en être autrement ? « La mort n'est pas la fin de l'amitié, » dit François Mitterrand à l'enterrement de Gaston Defferre. Un torero ne craint pas la mort, pas même celle de son meilleur ami. Il ne redoute que son échec. Comme dans la mystique japonaise, l'honneur compte plus que la disparition, qui n'est rien, fondamentalement, ou presque rien, puisque chaque instant meurt pour livrer le suivant au réel en fuite.

Dylan Raimbaud est né à la fin de l'année 1998. C'est un pur arlésien. Cela s'entend à l'accent caractéristique qui pourrait laisser croire que les gens d'ici sont toujours joyeux. Mais non. La bonne humeur est leur politesse. La vie se chante. Au-delà de cette constante locale, il m'apparaît très vite, dans le ton de sa voix, dans son port de tête comme dans le léger sourire qui accompagne ses paroles, que Dylan Raimbaud est du côté de la vie. Ce n'est qu'un sentiment, une intuition fugace et vague, mais c'est la principale, et peut-être la seule, différence que je sens entre ce garçon et Andy Younès. Andy et Dylan sont tous deux de grands jeunes hommes minces, courtois, respectueux, d'apparence très convenable, bien habillés, conscients de leur corps et de leurs mouvements comme le sont les danseurs.

Mais quand l'un, dans la concentration extrême qui est la sienne, semble destiné à se consumer comme un soleil noir, l'autre apparaît plus lumineux. Andy passe souvent pour hautain parce qu'il dialogue en permanence avec lui-même et avec la mort. Chez Dylan, les pulsions de vie semblent prendre le dessus sur les pulsions de mort. Andy a besoin d'être mis en confiance : il vous fixe comme si vous étiez un animal et face à lui, vous ne pouvez que baisser la tête et accepter qu'il vous mette à mort : c'est là qu'il vous accorde sa confiance, quand il sent qu'il vous domine, mais

sa mise à mort est un acte d'amour. Dylan, lui, s'offre plus immédiatement à son interlocuteur. Il est plus près de céder aux sollicitations de la vie, des rencontres, du hasard. Andy trace sa route tout droit comme une comète. Il sait où il va et l'accepte. Dylan flotte sur les vagues comme un petit bouchon et fait confiance à la vie. Malgré tout.

CS – Comment es-tu arrivé dans le milieu de la tauromachie ? En allant aux corridas, comme tout Arlésien qui se respecte ?

DR – Non, pas exactement. Enfin, oui, en allant aux corridas, mais chez moi c'était spécial. Ma mère était placeuse aux arènes d'Arles. Alors quand j'étais petit, j'avais mes entrées et je pouvais voir autant de courses que je voulais.

CS – Ah ! Quelle chance ! Tu étais quel genre d'enfant ?

DR – J'étais plutôt du genre hyperactif. Pas facile à gérer pour maman. Aucune nounou ne pouvait me garder, alors ma mère m'emmenait systématiquement avec elle aux corridas. C'est pour cela que j'en ai vu autant et si tôt dans ma vie.

CS – Tu as vu la première à quel âge ?

DR – J'avais six ans. Je m'en souviens encore comme si c'était hier.

CS – Tu as été impressionné ?

DR – Oui, bien sûr. J'ai tout de suite aimé.

CS – Tu n'as pas été effrayé par la violence de la mise à mort ?

DR – Non, pas le moins du monde. J'ai surtout aimé le spectacle, les couleurs, le combat de l'homme contre la bête sauvage. J'ai très jeune été intéressé par tout ce qui était d'ordre mythologique. Encore aujourd'hui, cela me fascine. Je suis très intéressé par le rapport de la tauromachie avec la

mythologie. C'est un apport qui me semble essentiel.

CS – Il est vrai que les deux domaines, corridas et mythologie, dialoguent depuis la Crète antique comme à travers le culte de Mithras.

DR – J'ai toujours été intéressé par les combats de gladiateurs aussi.

CS – Ah oui ? Tu regrettes qu'on les ait abolis ?

DR – [éclat de rire] Non, bien sûr, mais j'aime l'esthétique de ces jeux du cirque.

CS – Tu as grandi dans une région où la course camarguaise est importante, comme d'ailleurs les lâchers de toros dans les rues. Tu as été pris dans la spirale, toi aussi ?

DR – La course camarguaise, j'ai grandi dedans parce que c'est une tradition locale. En revanche, je n'ai jamais été très intéressé par les lâchers de toros, mais j'ai bon nombre d'amis qui sont raseteurs.

CS – Tu décides très vite de devenir torero ?

DR – Au début c'était sans doute un peu flou. Une envie de faire comme le type dans l'arène, avec son costume de lumière. Le désir de pratiquer un métier d'applaudissements. Mais cela s'est construit petit à petit. J'étais intéressé par la tauromachie. Je prenais un plaisir croissant à fréquenter les corridas.

CS – C'est ton entrée à l'Ecole Taurine d'Arles qui marque le basculement vers une carrière dans la tauromachie.

DR – Oui, sans doute.

CS – C'était à quelle époque ?

DR – En 2009. J'avais dix ans. C'était l'aboutissement d'une passion personnelle. En fait, j'ai vraiment voulu être un torero à partir de l'âge de huit ans. Seulement, bien sûr, ma mère ne voulait pas. Je crois qu'elle ne prenait pas ça

tellement au sérieux. Elle a refusé pendant deux ans. Et puis elle a dû se rendre à l'évidence : je tenais à cette idée. Elle pensait sûrement que je ne tiendrais pas longtemps devant le toro.

CS – Aujourd'hui, elle a fini par accepter cette passion ?

DR – Oui. Elle vit cela très mal, évidemment, comme toutes les mères, parce qu'elle a peur pour moi. C'est naturel. Mais elle m'a souvent remonté le moral quand j'allais mal. Elle est fière de moi, malgré la peur et tout ce qui va avec...

CS – Tu te souviens du premier jour à l'Ecole Taurine ?

DR – Oui parce que c'est ce jour-là que j'ai rencontré Andy Younès. C'était le premier mercredi qui suivait la feria du Riz en septembre 2009. Le souvenir est très précis. Il y avait une muleta posée sur une barrière. Je l'ai prise pour m'amuser à faire quelques passes. Un petit garçon comme moi s'est alors approché et m'a dit très doucement que c'était sa muleta. C'était Andy. On a été amis tout de suite. On ne s'est jamais quittés.

CS – Les entraînements à l'Ecole Taurine ont lieu les mercredis et les samedis, c'est bien ça ?

DR – Oui. Exactement. Deux fois par semaine.

CS – C'est beaucoup à dix ans en plus de l'école.

DR – Oui et non. Ce n'est pas suffisant pour faire un vrai torero. C'est un minimum. J'ai suivi ce rythme jusqu'à l'âge de quatorze ans, et puis à quatorze ans, au moment du passage de la classe de troisième à la classe de seconde, j'ai essayé de m'entraîner tous les jours. Quand je ne le fais pas, je me sens coupable. Je m'entraînais notamment avec des amis dans un hangar qu'on nous prêtait. Avec Andy bien sûr. Andy a commencé plus tôt que moi de s'entraîner à ce rythme intense. Il avait douze ou treize ans quand il s'est

engagé au quotidien dans la tauromachie. Et j'allais au lycée en parallèle.

CS – C'est gérable ? Poursuivre une passion aussi prenante et assurer les cours au lycée comme tout le monde ?

DR – C'est difficile. J'ai passé le brevet normalement. A cause de la tauromachie, j'étais considéré comme un élève décrocheur. Mais j'ai réussi à obtenir un arrangement avec la CPE et le proviseur adjoint. Ils ont tout fait pour que je puisse continuer mes études tout en sacrifiant à ma passion. En clair, ils m'ont autorisé à manquer certains cours pour me permettre de m'entraîner. J'ai donc pu préparer mon bac tant bien que mal. Mais je l'ai raté.

CS – Tu as vécu cela comme un échec ?

DR – C'en était un. Mais j'ai décidé de ne plus remettre un pied au lycée.

CS – Ta mère a réagi comment ?

DR – Elle avait insisté pour que je passe le bac. Je l'avais raté. C'était fini.

CS – Mais tu as fini par avoir ton bac...

DR – Oui. Je l'ai quand même repassé en candidat libre l'année suivante.

CS – Sans aller en cours ?

DR – Sans aller en cours. Et surtout sans ouvrir le moindre livre ou cahier. Mais j'étais plus détendu et du coup cela m'a aidé. J'ai eu l'impression que les choses que j'avais apprises l'année d'avant s'étaient diluées en moi, que j'avais dépassé le stade de l'apprentissage purement scolaire. J'avais vraiment intégré certaines connaissances alors que franchement je n'avais pas fait le moindre effort avant ce nouveau passage. En fait, j'ai dû aller au rattrapage. Il me manquait seulement quatre points donc j'ai pu les obtenir

facilement.

CS – Du coup, tu faisais plaisir à ta maman qui avait envie que tu aies cette base par sécurité, et tu étais libre pour te lancer dans ta passion à plein temps.

DR – Oui. J'étais vraiment tout à fait décidé à poursuivre mon parcours dans la tauromachie. C'était toute ma vie.

CS – Tu as eu des hauts et des bas...

DR – Bien sûr. Comme tout le monde.

CS – Le bas, c'est quoi ?

DR – Clairement, sans hésiter, ma blessure à l'épaule en 2016. Elle a coupé ma saison en deux. J'ai été immobilisé quatre mois après une répétitive luxation de l'épaule. Ce fut un moment déterminant pour moi. Il m'a été très difficile de revenir en 2017. Je ne me voyais plus toréer à la muleta tous les jours. Je ne me voyais pas non plus sans le toro. Il n'était pas question pour moi de quitter ce milieu qui m'avait tant apporté et qui était toute ma vie. J'ai donc décidé de devenir banderillero.

CS – Ce genre de décision doit être douloureux, non ?

DR – Ce fut une grande période de doute pour moi, mais une fois la décision prise, tout rentre dans l'ordre. Je n'ai pas franchi le cap avant/après la blessure. J'étais comme coupé en deux. Mon corps voulait. Mais ma tête n'a pas franchi le cap. Elle est restée bloquée sur la blessure. Pendant la blessure, je n'avais qu'une seule envie : me mettre devant l'animal. Mais une fois revenu devant l'animal, je ne me sentais pas prêt à refaire ce que je faisais avant. C'était un problème avec moi-même. Mais non, je ne peux pas dire que cela m'ait déprimé le moins du monde. Ce n'était pas déprimant. Juste un moment de doute.

CS – Seulement de doute ?

DR – Non. Pas seulement. De rage aussi. Oui, de rage. Quand on a quelque chose au fond de soi, ça ne peut pas s'arrêter comme ça.

CS – Tu connais Andy Younès depuis l'âge de dix ans. C'est une relation importante pour toi. Essentielle.

DR – Oui. Nous avons été amis tout de suite. Mais c'est depuis l'âge de quinze ans que cette amitié s'est renforcée parce que depuis que nous sommes jeunes hommes, nous sommes pratiquement tous les jours ensemble. Nous partageons tous nos moments de travail, de doute et même d'intimité ensemble. Nous vivons les moments de joie ensemble, mais aussi les moments de trac avant d'entrer dans l'arène. Andy m'a toujours accompagné. Il m'a beaucoup aidé. Quand j'allais mal, il m'a forcé à me lever, à venir aux entraînements avec lui. Vraiment, je lui dois beaucoup.

CS – Tu l'as suivi partout dans ses corridas ?

DR – Oui. En tout cas en France. Je vais le voir partout où il torée ou presque. Je ne l'ai pas suivi quand il est allé dans le Sud-Ouest parce que j'étais trop jeune. Je ne suis pas allé le voir tourner en Espagne non plus. Quand il est loin, nous nous appelons systématiquement après chaque corrida. Avant chaque course, il m'envoie une photo des toros qu'il va toréer.

CS – Quel portrait ferais-tu d'Andy ? Quel genre de personne est-il selon toi ?

DR – Il est dans la vie comme il est quand il torée. C'est le même homme. Quelqu'un d'authentique. Tout ce qu'il peut donner, il le donne devant le toro. Toujours avec sincérité. Andy est toujours lui-même.

CS – Est-ce que, comme sa famille, qui redoute l'accrochage à chaque corrida, il te fait peur quand il prend

de gros risques ?

DR – Non, je n'ai pas peur du risque. Je fais partie du même monde que lui. Qu'il puisse avoir un accident ne me fait pas peur. C'est un risque accepté. Pour soi comme pour ses amis. La peur qui est la mienne, quand il toré, est la peur qu'il échoue. Si tu veux, d'une certaine manière, je préfère qu'il se fasse mal et qu'il y arrive plutôt que l'inverse. La blessure ou la mort physique n'est pas le cœur du problème.

CS – Tout de même, quand il est blessé, tu es inquiet.

DR – Oui, bien sûr. Un jour qu'il toréait à Nîmes, il se fait accrocher par un novillo. C'était au mois de septembre. J'étais un petit peu inquiet, parce qu'Andy ne fait pas tellement de cinéma. J'ai essayé de l'appeler toute la soirée. Il ne répondait pas. Finalement, j'ai quand même réussi à le rejoindre très tard dans la nuit. Le lendemain, je devais aller à Nîmes pour une corrida. J'ai décidé d'aller le voir à l'hôpital. J'ai dû faire trois kilomètres à pied pour rejoindre l'établissement. Quand on m'a demandé qui j'étais, comme je savais qu'en tant que torero, il était assez protégé des admirateurs éventuels, je n'ai pas osé dire que j'étais un ami. J'ai dit que j'étais son frère. Comme nous avons la même taille, le même look et la même blondeur de cheveux, ça a paru crédible au personnel. J'ai pu accéder à sa chambre.

CS – Tu étais présent pour le fameux coup de corne à Madrid ?

DR – Non. J'étais devant ma télévision. Je m'étais endormi devant l'écran. Quand je me suis réveillé, je suis vite allé voir sur les sites taurins où Andy en était. J'ai vu qu'il avait eu un accrochage. J'étais terriblement inquiet pour lui.

CS – La semaine suivante, il avait un nouvel accrochage en France et un nouveau coup à la tête.

DR – Oui. On m’a demandé de m’occuper de lui pendant son séjour à l’hôpital. Il fallait que je surveille ce qu’il faisait parce qu’il est tellement assidu aux entraînements. Je suis resté quatre jours à ses côtés. Il fallait prendre soin de lui. Par exemple, comme il avait eu un gros choc à la tête, il ne lui fallait pas de soleil. Je suis resté avec lui. C’était nécessaire.

CS – Quand tu as eu ta blessure à l’épaule, tu as d’abord pensé à lui ?

DR – C’est surtout quand je me suis fait opérer de l’épaule. C’était le 27 juillet 2016. Ma mère était à mes côtés au moment du réveil. Je savais qu’Andy toréait à Valencia ce jour-là. J’ai ouvert les yeux. Mes premiers mots ont été : « L’opération s’est bien passée ? Il a fait quoi, Andy, à Valencia ? » Et je me suis rendormi.

CS – Où en es-tu de ton apprentissage ?

DR – En fait, je dois faire deux ans d’apprentissage avant de passer professionnel. J’ai commencé officiellement mon apprentissage de banderillero le 18 mars dernier. Je dois participer à vingt novilladas sans picadors, vingt-cinq novilladas piquées professionnelles et ensuite je pourrai participer à des corridas. Pour l’instant, je ne peux pas toréer avec Andy, mais j’espère que ça viendra quand mon apprentissage sera terminé.

CS – Sauf en privé...

DR – Oui. Quand Andy tue un toro en privé, je peux travailler avec lui, ou quand on va ensemble tienter¹ des

¹ Tienter, c’est sélectionner des vaches. La Tienta est l’épreuve de sélection des vaches destinées à devenir reproductrices dans un élevage de bétail brave. La majorité des tientas sont effectuées en privé dans les ganadérias, elles sont la base de l’élevage de Toro, et sont très importantes pour l’éleveur, c’est même lui qui les dirige. Durant cette épreuve, la vache